

## En complément

Valérie Forgues, Yves Laberge, Rémi Ferland et Gérald Baril

---

Numéro 155, été 2019

Québec psychédélique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91177ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---


Citer ce compte rendu

Forgues, V., Laberge, Y., Ferland, R. & Baril, G. (2019). Compte rendu de [En complément]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (155), 39–46.



© Anne-Marie Guérineau, 1977, *Nos racines psychédéliquies*.

*Nos racines psychédéliquies* appelle des compléments : le yogi cherché en Inde était-il un avatar inattendu de l'ermite des hagiographies chrétiennes ? Les enfants du Soleil n'aspiraient-ils pas à une immaturité idéale ? Ne rêvait-on pas de la tribu perdue dans le grand livre de la modernité ? Quel rapport entretenait-on avec les vêtements – ou leur absence ?

Il est possible aussi de ne se poser aucune question et de simplement jeter un œil à la jeunesse dorée d'une époque – dorée comme dans Acapulco gold. « Si j'avais les ailes d'un ange », chantait Charlebois. Certains les ont eues. 

1. Marc-André Brouillard, en collaboration avec l'équipe de *Mainmise*, *Nos racines psychédéliquies. L'héritage électrisant de la génération Mainmise*, Guy Saint-Jean, Laval, 2018, 34,95 \$.

\* Gilles Pellerin est auteur de quatorze livres (recueils et anthologies de nouvelles, essais, roman) et coauteur de huit autres. Né à Shawinigan, il habite Québec depuis une quarantaine d'années. Professeur de littérature au Cégep Garneau, il a aussi été éditeur (*L'instant même* et *Les Heures bleues*), critique dans des revues et chroniqueur littéraire à Radio-Canada.

**Denis Vanier**

**ONCTION EXTRÊME**

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2018, 203 p. ; 20 \$

De l'œuvre de Denis Vanier, je n'avais lu que quelques recueils, des livres qui m'ont habitée avec un mélange de fascination et de répulsion. La sortie de cette édition anthologique regroupant des recueils parus aux Écrits des Forges avait donc tout pour me réjouir.

« Nous ne sommes plus de la race des mutants / mais de celle dont les yeux / brûlent la lumière / avec des rubans aux poignets / pour nous lier au bonheur. » *Koréphilie*, écrit avec Josée Yvon, s'ouvre sur les citations en exergue de Lise Fortier, première femme québécoise à devenir gynécologue, de Gilbert Langevin et d'André Malraux, puis commence sur ces lignes. Tout au long de cette moitié de recueil (l'autre moitié, celle écrite par Yvon, est parue aux Forges dans *Pages intimes de ma peau*) et des recueils suivants, je navigue entre noirceur intérieure, extase et écorchure. Les sentiments sont violents, ils ont une force de destruction massive, mais aussi d'embrasement mystique et mythique, profondément rock, au sens brut, sombre et sauvage. Les fluides coulent à flots, chaque page dégoulinant




de sang, de salive, de sperme, de sueur, de larmes, d'alcool. J'en suis parfois éblouie, d'autres fois dégoûtée, transportée dans un univers gluant et crasseux où les tables sont collantes de bière et où l'air embaume un parfum d'encens et de robine.

« On ne guérit jamais d'être son corps. » Dans les cinq livres regroupés dans *Onction extrême*, soit *Koréphilie*, *L'odeur d'un athlète*, *L'épilepsie de l'éteint*, *Les stars du rodéo* et *L'hôtel brûlé*, les corps sont caressés, mais aussi et surtout, malmenés, scalpés, mordus, fendus, menottés. Habiter son corps comme un combat d'où on n'a pas grand espoir de sortir indemne. Denis Vanier puise dans les imaginaires de la rue, du dépanneur, de la pizzeria de même que chez les Arabes, les Indiens, les Tamouls ; à chacun, il emprunte parfums, couleurs, rites et mystères. Cela crée un curieux univers, souvent glauque, étincelant, bruyant et douloureux. Les images saisissent, autant par leur beauté que leur monstruosité. La vulnérabilité et le désespoir se faufilent entre colère, amour et révolte. La langue est riche, éclatée, le lexique va du plus doux à la violence extrême.

La poésie de Denis Vanier est bandée, pénétrante, pleine, enragée, palpitante, et malgré mon bonheur de me plonger dans ces recueils, je suis bien obligée d'ajouter ma voix à celles qui ont reproché aux Écrits des Forges de ne pas offrir de préface digne de ce nom à l'auteur. Pour rendre hommage à l'immense poète qu'était Vanier ainsi que pour le faire découvrir à un nouveau lectorat, une présentation solide et documentée aurait été nécessaire.

Valérie Forgues

d'un noir de jais », Alice Parizeau, « une Polonaise nourrie dans son enfance de pomme de terre et de saucisse », Andrée Maillet « avec ses cheveux fous et sa mère », même Fernand Gignac, « chanteur populaire qui faisait les beaux soirs du Canal 10 ».

Un mot aigre pour conclure. Que certaines phrases soient invertébrées parce que l'auteur n'a pu les relire s'accepte. Cependant, l'orthographe demandait à être révisée, car les fautes abondent. Certaines viennent de toute évidence des défauts d'un logiciel de reconnaissance optique des caractères et souillent aussi la réédition de *La jument des Mongols*. La maison Fides n'est pas coutumière de ce genre de laisser-aller. Dans sa préface, Robert Lévesque demande à propos d'*Iconostase pour Pier Paolo Pasolini* : « Mais l'a-t-on vraiment lu ? » La même question se pose au sujet de *Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile*. 

1. Il s'agit d'une question de droit canonique : un hermaphrodite ayant été validement ordonné prêtre peut-il continuer de célébrer la messe si ensuite le sexe féminin domine en lui ?
2. Jean Basile, *La jument des Mongols*, Fides, Montréal, 2016, 224 p. ; 14,95 \$.
3. Jean Basile, *Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile*, Fides, Montréal, 2016, 784 p. ; 43,95 \$.

\* Rémi Ferland est enseignant en grammaire et en littérature à l'Université Laval depuis 1980 et éditeur depuis 1987. Il a fait sa thèse de doctorat sur les procédés de rhétorique dans les *Relations* des jésuites en Nouvelle-France, puis s'est spécialisé dans le roman québécois du XIX<sup>e</sup> siècle. Les Éditions Huit, qui comptent une quarantaine de titres à leur catalogue, ont publié notamment des éditions critiques de Louis-Ferdinand Céline, Pamphile Le May et Denis Vanier.

## Claude Péloquin

### LE POÈTE EN FEU DE GLACE

Document

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2014, 224 p. ; 25 \$

L'album illustré *Le poète en feu de glace* n'est ni un recueil de poèmes ni une autobiographie, plutôt une sorte d'autoportrait rassemblant une partie des archives de Claude Péloquin.

D'une destinée enviable, le poète Claude Péloquin (1942-2018) est passé à la postérité pour un seul vers, immortalisé par le sculpteur Jordi Bonet, qui avait fait scandale en 1970. D'ailleurs, l'inscription « Vous êtes pas écœurés de mourir, bande de caves, c'est assez ! » reste toujours visible à l'intérieur du Grand Théâtre de Québec. Par son sens de la formule, cette phrase emphatique pourrait rappeler le générique de la télésérie *Le Prisonnier* : « Je ne suis pas un numéro ; je suis un homme libre ! ». C'est un rare privilège pour un poète que de dépasser le monde de la poésie pour toucher le grand public, même en le provoquant, même en le bousculant. Mais Péloquin reste également célèbre pour avoir écrit en 1968 un texte apparemment décousu magistralement mis en musique par Robert Charlebois (la chanson « Lindberg », emblème du rock psychédélique québécois). C'était il y a un demi-siècle. Rétrospectivement, le poète s'est dit « triste d'être réduit à 'Lindberg' écrit en trois minutes », alors qu'il a publié près de quarante livres.

La belle préface de Jean-Sébastien Ménard – auteur de l'essai *La Beat Generation du Québec* – résume parfaitement



ce poète du psychédélisme : « Claude Péloquin est contre-culturel » ; il « évoque ce qui lui fait mal, ce qui le blesse ». À la fin de sa vie, Claude Péloquin était un homme tourmenté et parfois aigri, si l'on en juge par les documents réunis pêle-mêle, un peu comme un *scrapbook*, dans *Le poète en feu de glace* : beaucoup de poésie et de prose, mais aussi des coupures de journaux, des lettres de refus de bourses d'écriture du Conseil des arts, une lettre à la ministre des Relations internationales et de la Francophonie reproduite en fac-similé, des esquisses, des manuscrits de sa main, des textes inédits et des projets inachevés. Quelques attaques sont aussi réactivées, comme cette lettre virulente signée par Victor-Lévy Beaulieu à propos du manque de culture québécoise de l'écrivain Yann Martel dans ses 101 recommandations littéraires adressées ironiquement à l'ancien premier ministre Stephen Harper : cette longue liste bibliographique ne comprenait que deux auteurs du Québec ! Péloquin revient également sur sa collaboration malheureuse avec Guy Laliberté et se désole par ailleurs de voir son nom absent de certaines anthologies de poésie québécoise (par exemple dans la revue *Mæbius*). Aucun obstacle, aucune autocensure, aucun sujet, aucun tabou n'arrêtent Claude Péloquin, qui fustige le vieux système des jurys littéraires et de l'évaluation par des pairs pour les bourses gouvernementales. D'après lui, ces « cliques corrompues » entretiendraient la collusion ; il propose de confier les évaluations à des enseignants ou à des étudiants.

Toutes proportions gardées et à plus d'un siècle de distance, *Poète en feu de glace* reprend et recontextualise le projet baudelairien de *Mon cœur mis à nu* en offrant un autoportrait vif et sans concessions, avec quelques éclairs de génie et une dose de provocation digne d'un Louis-Ferdinand Céline.

Yves Laberge

Rober Racine

LA PETITE ROSE DE HALLEY

Boréal, Montréal, 2019, 240 p. ; 24,95 \$

Acceptons la prémisse de ce roman : la comète de Halley s'incarne en une nouveau-née, laquelle est tuée le lendemain de son premier anniversaire par un garçonnet du voisinage.

Acceptons que la comète, soixante ans après son incarnation, rédige un résumé de sa vie terrestre dans le carnet d'une jeune fille. Acceptons enfin que cette fantasmagorie se déroule dans un lieu et un temps bien définis, soit principalement Montréal et sa région, de 1959 à 2018. Ces libertés consenties, attendons-nous cependant à ce que ce roman soit, non pas vraisemblable, mais du moins cohérent.

Or, la cohérence fait souvent défaut dans *La petite rose de Halley*. Pour le constater, résumons la trame narrative. En juillet 2018, Gregory Paxton, un chercheur en radiologie âgé de 64 ans, établi à Hudson en Montérégie, reçoit d'un couple de Saint-Lambert, Henri et Dorine Duciel, une lettre l'avisant qu'il a assassiné leur fille Rose-Aimée en 1959. Exaspéré par les cris du poupon laissé à l'extérieur sans surveillance dans son landau, il lui aurait asséné à la tête une douzaine de coups de bâton. Accompagnent la lettre comme preuves une coupure d'un journal d'époque qui fournit tous les renseignements incriminants ainsi qu'une photographie du petit meurtrier. Il va de soi que cette accusation bouleverse l'éminent chercheur, qui ne cesse dès lors de s'interroger à savoir s'il est vraiment l'auteur de ce crime. S'ensuivent diverses histoires parallèles, qui présentent plus ou moins de rapport avec l'intrigue de départ. On fait ainsi la connaissance de plusieurs personnages : Tania, épouse de Gregory, une Russe émigrée au Québec qui a renoncé à sa prometteuse carrière de pianiste et est devenue une artiste couturière ; Marie, leur fille, jeune adulte désœuvrée qui hésite, comme choix de carrière, entre la médecine et la littérature, et dans l'intervalle est fascinée amoureusement par son amie Audrey ainsi que par l'œuvre de Denis Vanier ; Laurent, optométriste vif et creux avec



qui Tania connaît une brève aventure ; Nakata, une infirmière de Hiroshima (où séjourne régulièrement Gregory) qui organise des randonnées en montgolfière au-dessus de sa ville, etc. Apparaît même Margaux Hemingway, ressuscitée pour une séance de mannequin devant l'objectif de Philip, ami d'Audrey. Le personnage le plus important peut-être, bien qu'il soit décédé l'année précédente à 69 ans, est un collègue de Gregory prénommé Lee, un paisible amateur de pêche à la ligne. Nous apprendrons toutefois *in fine* (attention ! un spoiler suit) que c'est ce bon vieux Lee qui a tué Rose-Aimée. Incapable de porter la responsabilité de son acte, il a tout machiné afin que Gregory se croie le coupable. Conséquence funeste de son mauvais tour, la mère Duciel, âgée de 82 ans, se présente au domicile de Gregory, vêtue d'une splendide robe qu'a créée et confectionnée Tania et à laquelle elle a ajouté un dispositif de dynamitage (gracieuseté d'un voisin qui a lui aussi souffert) qu'elle actionne illico après avoir salué, sur un ton comminatoire et en savourant sa vengeance, celui qu'elle pense être Lee. Bien sûr, rien n'interdit que cette histoire soit convenable comme fiction littéraire, mais la chronologie et la logique tout court prennent l'eau de toutes parts. Ayant comme lui (coïncidence surprenante !) grandi successivement dans le Centre-Sud (théâtre du drame) et à Hudson, Gregory et Madeleine, la veuve de Lee, connaissaient celui-ci comme ami depuis l'enfance (malgré un écart de six ans entre Gregory et Lee ?!) et nul n'était au courant de son abomination passée pourtant diffusée par la presse. Gregory, chercheur patenté, est la dupe d'un faux article de journal sur faux vieux papier et il n'a pas l'idée d'enquêter sur cette affaire dans les archives en ligne. Davantage, il reproche à Tania de téléphoner en Russie au lieu d'utiliser Skype, mais lui-même pour s'informer des Duciel se limite à consulter l'annuaire téléphonique (version papier ?!). Par ailleurs, l'octogénaire vengeresse se présente chez lui sans vérifier son identité.

Le relevé des incongruités pourrait se poursuivre. Vétilles que tout cela ? Peut-être ! Apprécions en définitive une écriture bien maîtrisée, des trajectoires de vie captivantes ainsi qu'un intéressant pèlerinage dans les rues de l'Est montréalais, en quête des lieux où vécut et écrivit Denis Vanier.

Rémi Ferland

Daniel Samson-Legault

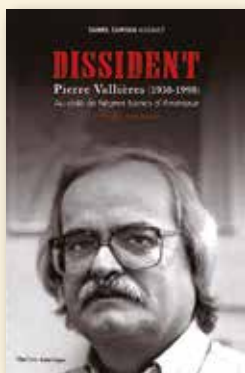
DISSIDENT

PIERRE VALLIÈRES (1938-1998) AU-DELÀ DE  
NÈGRES BLANCS D'AMÉRIQUE

Québec Amérique, Montréal, 2018, 497 p. ; 34,95 \$

Peut-être pas un héros, mais à tout le moins une figure marquante du mouvement pour le socialisme et l'indépendance au Québec. Biographie d'un révolté aux écrits percutants.

Le travail minutieux réalisé par Daniel Samson-Legault met en lumière le cheminement du journaliste, écrivain et militant Pierre Vallières, en deux actes. Le premier acte est celui de la prise de conscience et de l'action, d'où ressortent trois temps forts : la manifestation devant le siège des Nations unies en 1966, la publication de *Nègres blancs d'Amérique* en 1968, puis celle de *L'urgence de choisir* en 1972. Le deuxième acte est celui de l'étiollement d'une vie, dans une suite d'espairs déçus et de projets sans lendemain.



Le biographe précise d'emblée que son livre se concentre sur la vie de Vallières, sur ses actions et le contexte de ses engagements, puisque de nombreuses études ont été consacrées à ses idées. On peut certes entretenir des réticences envers le genre biographique, où il est permis de mettre au jour les recoins les plus intimes d'une trajectoire individuelle. Néanmoins, l'ouvrage de Samson-Legault a le mérite de formuler, autour de la personne de Pierre Vallières, un récit du contexte politique des années 1960 et 1970 au Québec, lequel est de nature à nourrir la réflexion sur les enjeux de cette époque, dont certains sont toujours aussi criants.

En 1966, à la fois parce qu'ils se savent recherchés par la police et dans le but de nouer des liens avec la gauche état-unienne, Pierre Vallières et Charles Gagnon se trouvent à New York lorsqu'ils découvrent, dans le journal du matin, que leurs camarades du FLQ ont été arrêtés. Au lieu de fuir et de se cacher, ils conviennent de faire connaître la situation coloniale du Québec par une grève de la faim et en brandissant des pancartes devant les bureaux des Nations unies. Leur geste marquera les esprits. Ils sont prestement emprisonnés et, dans l'attente de leur déportation, dans des conditions sordides, Vallières rédige la plus grande partie de son essai *Nègres blancs d'Amérique*. L'œuvre majeure de Vallières paraît en 1968 et s'attire un vaste courant de sympathie, bien qu'il

prône l'usage de la force pour renverser l'ordre établi. Entre autres, Michèle Lalonde s'en serait inspirée pour composer son célèbre poème « Speak White ».

Après plus de quatre années de prison, un procès aux nombreux rebondissements, et alors que des accusations pèsent toujours contre lui, Vallières passe dans la clandestinité en 1971, d'où il ressurgira en 1972, peu après la parution de *L'urgence de choisir*. Avec la publication de ce nouvel essai se termine la première partie de la biographie. C'est bien là, en effet, la fin d'une période d'effervescence dans la vie du révolutionnaire. Sa profession de foi envers le Parti québécois suscite l'incompréhension. Vallières prend ainsi ses distances par rapport à la gauche, tout en demeurant suspect pour la droite. Il ne s'en remettra jamais tout à fait.

Le reste de sa vie pourrait se résumer à une suite de déconvenues. Il publiera plusieurs autres livres, qui soulèveront moins d'enthousiasme. Et ce ne sont pas seulement ses idées qui suscitent la critique. De 1977 à 1979, Vallières publie coup sur coup *Un Québec impossible*, *Les scorpions associés* et *La démocratie ingouvernable*. Comme le rapporte Samson-Legault, « [l]e critique littéraire Robert Major juge que ces trois livres sont aussi difformes et mal écrits que *Nègres blancs d'Amérique*, sans que leur auteur ait ni l'excuse de les avoir écrit en prison ni le mérite d'avoir produit un texte d'une aussi grande 'force incontestable' ».

Au cours des années, Vallières s'associe à la contre-culture et à diverses expériences « alternatives ». Après l'aventure éphémère de la revue *Idées et pratiques alternatives*, il renoue avec la religion chrétienne et adhère à la « théologie de la libération ». Il collabore à divers périodiques, dont *Vie ouvrière*, où il occupe un temps le poste de rédacteur en chef. Il écrit sur l'écologie, dénonce les inégalités et diverses formes de discrimination, mais son activité demeure désormais dans la marge. Dans les années 1990, il sympathise avec le sort de la Bosnie.

Le dernier livre de Vallières, *Le devoir de résistance* (1994), semble avoir été plutôt mal reçu, en particulier par les commentateurs pour qui le capitalisme était désormais considéré comme indépassable. Il s'éteint en décembre 1998, des suites d'un accident cardiorespiratoire. Le portrait tracé par Samson-Legault est celui d'un homme dont le parcours théorique et stratégique fut incertain, mais dont la détermination à lutter pour un monde plus juste fut sans faille.

Gérald Baril